Harry Mathews

Le Verger

P.O.L
33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6e

Avant-Propos

En 1970, l'Américain Joe Brainard, qui s'était déjà fait connaître en tant que peintre, publia I remember, *le premier fascicule d'une série qui illustra brillamment un nouveau genre autobiographique. J'en fis à Georges Perec un compte rendu sans doute erroné mais mon inexactitude devint pardonnable dans la mesure où elle l'amena à entreprendre* Je me souviens *– œuvre bien moins intime que celle de Brainard – qui parut quelques mois avant* La Vie mode d'emploi.

Quelques semaines après la mort de Georges Perec, je repris pour mon compte et à son sujet la formule de son livre, non pas pour lui rendre hommage ni pour puiser dans le passé mais pour faire face, par l'écriture aussi, à l'accablement qui à ce moment-là assaillait beaucoup d'entre nous. Pendant quelques mois, j'écrivis par jour un ou deux Je me souviens de Georges

Perec*, ne cherchant à être ni perspicace ni exhaustif, acceptant tout ce qui se présentait comme s'il s'agissait de cailloux déposés par une mer turbulente, chacun à peser et à placer : je n'en étais jamais délivré mais au moins j'arrivai à nommer peu à peu les fragments de ce tumulus lamentable qui s'amoncelait.*

Un jour, j'ai oublié de continuer, puis je me suis définitivement arrêté, à part deux ou trois rajouts tardifs, ne revenant sur ces pages que pour leur donner une ordonnance un peu plus conforme aux goûts de celui dont elles parlent (c'est-à-dire un peu moins arbitraire). Elles représentent néanmoins un parcours suivi par à-coups, n'allant nulle part, et tristement occasionnel.

Je me souviens d'avoir plus d'une fois rejoint Georges Perec dans l'autobus ou le métro. Il se mettait toujours à côté d'une fenêtre ; je le reconnaissais de loin : sa coiffure « afro » et sa barbiche donnaient à son visage le rayonnement d'un masque primitif.

Je me souviens qu'on me disait de Georges Perec, avant que je le connaisse, qu'il « aimait bien rigoler ». J'ai trouvé un homme désespéré. Pourtant, au milieu des réunions, il faisait calembour sur calembour, de façon presque obstinée. Sa « rigolade » était plutôt un moyen inoffensif de tenir les autres à distance.

Je me souviens de mon agacement, après la mort de Georges Perec, quand on me demandait s'il fumait beaucoup. Sa mort était si inadmissible

qu'on n'avait pas le droit de l'expliquer par une chose aussi banale. Plus tard, ses médecins dirent à Catherine B. que sa tumeur pulmonaire ne devait rien au tabac ; plus tard encore, j'appris que son mal était le type même du cancer des fumeurs.

Je me souviens d'avoir demandé à Georges Perec, fana du vélo dans le passé, pourquoi il était tellement plus facile de maintenir sa vitesse quand on était « dans la roue » d'un autre coureur. Y avait-il une explication mécanique, ou psychologique, ou les deux à la fois ? Il répondit qu'il n'y avait rien à expliquer — on comprenait la chose ou on ne la comprenait pas.

Je me souviens de mon arrivée en gare d'Austerlitz avec Georges Perec, en été 1975. Bien qu'il ne cherchât qu'elle des yeux, il ne vit pas Catherine B. au bout du quai où, solitaire et belle, elle l'attendait. J'ai dû la lui montrer du doigt.

Je me souviens de Georges Perec sur la plage de l'île de Ré. Sa peau supportant mal le soleil, il

était revêtu d’un burnous à capuchon de coton blanc qui le faisait ressembler à un émir du pétrole. (Pendant un voyage aux Seychelles, il fut pitoyablement brûlé.)

Je me souviens d’avoir demandé à Georges Perec de ne point me parler de « *53 jours* » pendant qu’il y travaillait. Je voulais que le livre achevé me réserve la surprise absolue.

Je me souviens des jugements étonnamment sévères que Georges Perec portait sur ceux qu’il n’aimait plus. A un vernissage il traita Q.O. de « faux cul ». D’autres subissant le même sort : N.Y., I.W.

Je me souviens d’avoir discuté avec Georges Perec des mérites des différents rasoirs jetables. Quand j’ai adopté le modèle Gilette à deux lames, il fut heureux de reprendre ma réserve de Wilkinsons, prudemment amassée depuis quelques mois.